

BATIFOLIER (Doudiet), LOUISE (1799 – 1881)

BATIFOLIER, Louise, institutrice, évangéliste, née à Genève le 26 mai 1799, fille de Pierre Batifollier, tailleur, et de Jeanne-Marie Grandjean, décédée à Montréal, le 9 avril 1881, enterrée au cimetière Mont-Royal. Elle avait épousé Jaques-Frédéric Doudiet le 9 septembre 1829 à Bâle.



Louise Batifolier naquit à Genève (Suisse) le 26 mai 1799¹. Sa famille était originaire d’Auvergne (France) et remontait jusqu’au comte de Batifoles d’Auvergne qui, au 13^e siècle, obtint du monarque que ses soldats vainqueurs s’appelassent Batifolliers². Son père était né à Sainte-Croix de Champeix dans le Puy de Dôme³. Il était tailleur d’habits, lui-même fils de tailleur et ses amis, horlogers ou chapeliers. Il était catholique romain lorsqu’il émigra en Suisse et s’installa à Genève, mais il ne tarda pas à embrasser la foi évangélique.

« Louise, qui était l’aînée de la famille, reçut une bonne éducation; en particulier elle acquit une grande habileté dans la peinture sur émail qu’elle [pratiqua] pendant un certain temps. Un jour, elle posa son pinceau et [devint] demoiselle de compagnie de la princesse russe Winzingrode qu’elle accompagna dans ses voyages en Prusse et en Allemagne⁴. De retour à Genève, elle reprit son pinceau, se convertit, et devint membre de l’église du Dr Malan⁵, au Pré l’Évêque. Les enseignements de ce ministre distingué influèrent puissamment sur sa vie entière.

En 1829, elle fit la connaissance de M. Jaques-Frédéric DOUDIET, qui terminait ses études à l’université de Bâle. Une correspondance s’établit entre eux qui aboutit à leur mariage le 9 septembre 1829. M. Doudiet ayant, par scrupules de conscience et sur l’avis de sa femme, quitté l’église nationale qui venait de le consacrer au saint ministère, pour se rattacher aux églises libres dont le Dr Malan était un des principaux pasteurs, se trouva quelque temps sans

¹ Contrairement à ce qu’affirme la nécrologie de « Madame J. F. Doudiet » dans *L’Aurore* du 28 avril 1881, p. 1, qui la fait naître le 24 mai de l’année suivante. Lionel Rossellet a aimablement trouvé pour nous à Genève son acte de naissance et celui du mariage de ses parents, ce dont nous le remercions chaleureusement. Reproduit dans le *Bulletin* de la SHPFQ, no 14, p. 7.

² Selon la nécrologie citée. Les passages entre guillemets viennent de cette source. L’auteur ne nous permet pas de savoir s’il parle de Guillaume X, de Robert V ou VI. Le nom batifoulier désigne celui qui travaille les métaux en feuilles, notamment les métaux précieux (feuilles d’or ou d’argent). Le patronyme a des formes différentes comme Batifolié, Batifolier (qui nous intéresse), Batifsolier ou Batifouille. On rencontre ce métier en Catalogne sous les noms batifuller et batifulla (qui bat la feuille). Le sens est différent avec Batifol qui semble désigner un moulin à foulon. Selon www.jeantoti.com/noms.

³ Au décès de Pierre Batifolier en 1847, on précise qu’il est né à Clermont en Auvergne, ce qui vu de loin correspond à Clermont-Ferrand puisque Champeix (écrit de cette façon) se trouve à 30 kilomètres au sud.

⁴ Nous en déduisons qu’elle possédait bien l’allemand, tout comme son futur mari.

⁵ César Malan replace la Bible au centre plutôt que le catéchisme, conteste l’approche rationaliste de la Compagnie des pasteurs, retrouve la doctrine calviniste originale dans le contexte du Réveil évangélique européen. Plusieurs pages Internet sont consacrées à César Malan dont : « Patrick Chenaux, « César Malan à Genève- Le doux et l’amer de l’Évangile » de la *Revue Réformée*, mars 2000.

emploi, et fut obligé d'enseigner dans quelques familles, sa femme continuant à s'occuper de peinture. »⁶

M. Doudiet étant devenu aumônier du 3^e régiment suisse au service de Louis X, son épouse le suivit à Nîmes. Elle y eut la douleur de perdre son premier enfant âgé seulement de quelques jours. La révolution ayant renversé le roi en juillet 1830, l'aumônier revint à Genève pour les cinq années suivantes et c'est là que naquirent leurs trois premiers enfants ayant survécus, Edouard (v1831), Charles (1833) et Alphonse (1834).

Au service de la Société missionnaire française, M. et Mme Doudiet se déplacèrent à Arras (Pas-de-Calais) en septembre 1835, à Montargis (Loiret) en 1837, à Tarbes (Hautes Pyrénées) en 1839 où ils demeurèrent les deux années suivantes. Durant ce séjour, ils eurent un fils (Victor) et une fille (Amélie-Louise). Après un bref séjour de deux mois à Thiers (Puy-de-Dôme), ils rentrèrent à Genève au cours de l'année 1842. Le père était alors sans emploi fixe, sa famille comptait une bouche de plus à nourrir avec Marie-Léontine née le 2 janvier 1843, de sorte que souvent le pain manquait. Cette situation se prolongea deux ans, pendant lesquels la foi, le courage et l'activité chrétienne de Madame Doudiet ne se démentirent jamais.

C'est dans ce contexte difficile que le couple Doudiet accepta de tenter l'aventure et de répondre à l'appel de Jean-Emmanuel TANNER venu recruter des évangélistes pour la Société missionnaire franco-canadienne. En mai 1844, ils s'embarquèrent pour le Canada et arrivèrent à Montréal le 17 juin. Après un passage à Grande-Ligne pour se mettre au courant de l'œuvre, ils s'établirent à Sainte-Thérèse où tout était à faire, la Société manquant désespérément de pasteurs.

« Là, M. Doudiet prêche, évangélise; Madame Doudiet fait l'école, malgré sa nombreuse famille qui réclame ses soins et son temps. Œuvre de dévouement, si jamais il en fut. [...] si M. Doudiet était le prédicateur, Madame Doudiet était le pasteur, visitant, exhortant, consolant les pauvres et les malades. Douée d'un cœur aimant, d'une parole éloquente servie par un esprit supérieur et nourri des Écritures, elle remplaçait souvent son mari aux réunions du dimanche. Au milieu de ses travaux, de rudes épreuves fondirent sur elle : la maladie mit son époux et un de ses enfants à deux doigts de la mort; la mort lui ravit sa plus jeune enfant. »

Les pasteurs TANNER et Doudiet, les seuls dont disposait alors la Société missionnaire franco-canadienne, devinrent pour un temps des pasteurs itinérants qui se déplacèrent pour présider au culte et à la Sainte Cène dans les diverses stations missionnaires et y enregistrer les actes de l'état civil. D'abord rattachés à Sainte-Thérèse en 1844, les Doudiet déménageront à Belle-Rivière à la fin de 1846 quand la maison de la mission où on avait tenu l'école devint libre par suite de la relocalisation de l'enseignement à Pointe-aux-Trembles.

⁶ La nécrologie la plus détaillée que nous connaissons est celle préparée par un auteur non identifié qui signe C. (Daniel Coussirat?, A.-B. Cruchet?) pour *L'Aurore* du 28 avril 1881, peu après son décès. Il a vraisemblablement connu personnellement la défunte. Nous en reprenons ici l'essentiel, que la biographie de son mari, le pasteur Jaques-Frédéric DOUDIET, complétera.

Peut-être pour compenser la perte de la petite Marie-Léotine disparue le 22 novembre 1844, à 22 mois, les Doudiet décident d'adopter en juillet 1847 une orpheline encore bébé dont les parents étaient morts pendant la traversée de l'Irlande au Canada. Laissons-le nous raconter l'histoire touchante comme il l'a consignée dans les registres paroissiaux.

« Marie, âgée d'environ huit mois, enfant d'un père et d'une mère irlandaise dont les noms sont inconnus et qui sont morts pendant leur émigration d'Irlande au Canada, au printemps de l'année 1847 a été choisie par le soussigné pasteur au milieu d'autres orphelins d'émigrants réunis dans l'une des baraques construites à l'embouchure du canal de Lachine près Montréal, vendredi deuxième jour du mois de juillet de cette année 1847 aux fins de l'élever avec ses propres enfans, et de lui faciliter ainsi son avenir. Ayant été conduite au domicile du dit pasteur, savoir à Bellerivière, paroisse de Ste Scholastique [...] elle a été baptisée le dimanche 4 juillet suivant et a reçu le prénom de Marie, et cela en présence des soussignés témoins. Que l'Éternel Dieu, dont la paternelle providence s'est ainsi manifestée en faveur de cette pauvre orpheline, veuille la baptiser aussi de son Saint Esprit, l'amenant aux pieds de son Sauveur, et l'introduisant un jour dans les demeures éternelles de sa félicité. » (signatures :) Jaques-Frédéric Doudiet, Louise Doudiet, W. Snowdon, M. Snowdon. [Les Snowdon sont les marchands de Belle-Rivière et sont proches de la communauté.] Malheureusement, la petite Marie ne survivra pas bien longtemps et disparaîtra le 20 août de la même année, emportant avec elle sa triste destinée.

Olympe HOERNER avait créé à Montréal une école pour jeunes filles vite remplie à pleine capacité. Une mère d'East Settlement⁷ demanda alors à Louise Batifolier de garder en pension son enfant et de le faire bénéficier de son enseignement. D'autres l'imitèrent. C'est ainsi que Mme Doudiet s'occupa de 1846 à 1850 d'un petit pensionnat pour fillettes, étant consciente qu'elle pourrait rejoindre par ce moyen des familles catholiques que les colporteurs n'atteindraient pas. Cependant, en 1850, des difficultés diverses lui firent renoncer à cette activité missionnaire. Ce qui ne l'empêcha pas, par la suite, d'épauler son mari ou de le remplacer le dimanche quand il devait remplir son rôle de pasteur-missionnaire-superviseur et se rendre à L'Industrie, Sainte-Elisabeth, de Ramsay et Kildare aussi bien qu'à Saint-André, East Hawkesbury, Mascouche et Saint-Lin, afin d'y rencontrer les convertis. Louise Batifolier eut finalement un peu de répit en 1855 avec l'arrivée de Marc Ami qui prit soin de l'école et de l'évangélisation dans la région.

À l'occasion, elle accompagnait son mari dans ses tournées et le soutenait dans ses malheurs, comme lors du passage à la folie de leur fils Victor ou au moment de sa démission de Belle-Rivière. Dans la lettre de 1860 où J.-F. DOUDIET raconte les événements, transparaissent une réelle affection et une bonne complicité entre les époux. Dans les années suivantes, pendant que son mari donnait des cours de français à Montréal, Louise Batifolier se rendait utile en tenant l'école du dimanche pour un groupe de jeunes filles qui appréciaient particulièrement sa bonté enjouée et son savoir biblique remarquable.

Après la mort de son mari en 1867, Madame Doudiet sera ménagère à l'école des filles de Pointe-aux-Trembles. Deux ans plus tard, elle alla loger chez son fils Charles-Auguste* qui venait d'être consacré et elle s'occupa des enfants de la paroisse presbytérienne dont il avait la charge⁸. Puis, elle vécut soit chez un autre de ses fils soit chez Lammerts VAN BUEREN, missionnaire à Saint-Laurent, où elle prit aussi en charge l'instruction des enfants. En 1876, elle revint chez Charles jusqu'à son propre décès. Elle avait pris froid lors d'une

⁷ À mi-chemin entre Lachute et Belle-Rivière, à une quinzaine de kilomètres de cette dernière. Il s'agit probablement d'une enfant Dorion ou peut-être Dubeau.

⁸ La paroisse de la rue Dorchester qui s'appellera plus tard la paroisse Saint-Jean et qui existe toujours.

longue marche et malgré le soutien de pasteurs et amis, la maladie l'emporta quelques jours plus tard, le 9 avril 1881 ; elle avait presque quatre-vingt-deux ans.

Terminons en citant encore une fois la nécrologie parue dans *L'Aurore* peu après la mort de Louise Batifolier. « Il serait difficile de caractériser sa piété, qui était à la fois profonde et ample, austère et enjouée. Calviniste à la manière du pasteur Malan, elle se réjouissait du dogme [sic]⁹ de la prédestination qu'elle croyait et professait, et considérait l'assurance complète du salut comme la seule preuve infaillible d'une véritable conversion, ne voulant jamais reconnaître qu'il est des moments où les chrétiens « marchent dans les ténèbres et n'ont point de lumière ». Elle insistait sur les doctrines de la dépravation humaine, de la souveraineté de Dieu et de l'élection et pensait que tout chrétien devait pouvoir dire l'heure de sa conversion. Quoique pauvre, sa charité pour les pauvres et sa générosité pour l'église faisaient honte aux plus riches du troupeau. Elle passait beaucoup de temps dans la lecture et la méditation de la Bible, et dans la prière.

[Bien] qu'elle ait été employée pendant *cinquante* ans à l'œuvre de Dieu, elle n'avait pu faire des épargnes, le salaire de son mari étant toujours à peine suffisant pour les besoins de la famille. [...] elle vit et vivra longtemps dans l'âme et le cœur de ceux qu'elle a instruits, encouragés, consolés par ses paroles et édifiés par sa conduite. Qu'elle se repose en paix de ses travaux sur le sein du Sauveur qu'elle a aimé et servi si longtemps et fidèlement ! »¹⁰

30 septembre 2008

Jean-Louis Lalonde

Sources

Etat civil des paroisses Belle-Rivière (1842-1899) et de Sainte-Thérèse de Blainville (1842-1860) et de l'église de la rue Craig (1843-1877)

Etat civil de Genève, 1798, no 29, mariage ses parents, Pierre Batifolier et Jeanne-Marie Grandjean, 1799, no 356, naissance de Louise-Georgette-Sara Batifolier, 1847, avril, décès de Pierre Batifolier.

Documents informatifs et généalogiques rassemblés aux Archives Nationales du Canada pour accompagner le Doudiet Sketchbook 1985-175-2 dans l'art documentaire (voir Archivianet).

Lettre de J.-F. Doudiet à sa sœur Uranie, 6 février 1860. ANQM, P 603 S2 SS55 (voir l'annexe 4 du présent ouvrage).

C., « Madame J. F. Doudiet », *L'Aurore*, 28 avril 1881, p. 1.

C. Biéler, « Un précieux document », *L'Aurore*, 10 janvier 1913

J.-A. Vernon, « M. le pasteur J. F. Doudiet », *L'Aurore*, 15 juillet 1944 qui reproduit textuellement la nécrologie parue dans *L'Aurore* du 1^{er} août 1867, immédiatement après son décès.

C. Biéler, « La préparation intellectuelle de nos premiers missionnaires », *L'Aurore*, 15 avril 1942.

Missionary Record, 19 janvier 1844, mai 1844, septembre 1844, décembre 1844

Historique French Canadian Missionary Society dans le dernier rapport annuel de 1881, p. 45, 56-59.

Les rapports annuels de la FCMS, 1844-1867.

⁹ On sait que le protestantisme n'a pas de dogme (contrairement au catholicisme) mais des doctrines (c'est le cas ici) ou des principes (A Dieu seul la gloire, la Bible seule). Entre les différentes branches du protestantisme, la discussion porte sur les doctrines et non sur les principes; entre le protestantisme et le catholicisme traditionnel, la discussion porte sur les principes et non sur les doctrines.

¹⁰ Selon *L'Aurore*, 28 avril 1881, p. 1.

